



**HAL**  
open science

## **Théoriser la lectrice ? Lecture référentielle et lecture savante**

Marie-Jeanne Zenetti

► **To cite this version:**

Marie-Jeanne Zenetti. Théoriser la lectrice ? Lecture référentielle et lecture savante. RELIEF - Revue électronique de littérature française, 2023, 17 (2), pp.143-156. 10.51777/relief18428 . hal-04870187

**HAL Id: hal-04870187**

**<https://hal.univ-lyon2.fr/hal-04870187v1>**

Submitted on 7 Jan 2025

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Théoriser la lectrice ?

## Lecture référentielle et lecture savante

MARIE-JEANNE ZENETTI, Université Lyon 2

### Résumé

Que viennent signifier, dans les écrits des théoricien·ne·s de la littérature, l'irruption d'une « lectrice » dont la proposition de lecture est jugée impertinente ? Cet article prend appui sur trois exemples tirés de discours théoriques sur la littérature : ils mobilisent une figure de lectrice pour penser une manière de lire qui s'écarte de l'attitude interprétative attendue du « lecteur idéal ». Il défend l'idée que la prise en compte des rapports sociaux de sexe et d'un imaginaire genré de la lecture permet d'éclairer la question, devenue cruciale en études littéraires, du lien entre des lectures mobilisant des cadres interprétatifs a priori difficilement compatibles. Il invite enfin à théoriser la lecture littéraire depuis des expériences insolubles dans la neutralité et le désintéressement censément associés au mode de lecture privilégié par les institutions scolaires et littéraires.

Mots-clés : lectrice, théorie de la littérature, études de genre, réception, épistémologie des études littéraires.

Dans un texte célèbre intitulé « Comment reconnaître un poème quand on en voit un<sup>1</sup> », Stanley Fish raconte qu'alors qu'il était professeur de linguistique à la State University of New York à Buffalo, il a donné successivement, pendant l'été 1971, deux cours dans la même salle. À l'issue du premier cours, après le départ du groupe d'étudiant·e·s, il a laissé au tableau une série de noms de linguistes. Il s'est contenté d'encadrer la liste et d'écrire au-dessus du cadre : « p. 43. ». Les étudiant·e·s du second groupe étudiaient la poésie religieuse anglaise du XVII<sup>e</sup> siècle : elles et ils étaient rompu·e·s au déchiffrement des symboles chrétiens et des significations sermonnaires cryptées qu'on rencontre dans ces poèmes. Fish affirme que les étudiant·e·s ont sans difficulté lu la liste qu'il leur présentait comme un poème de ce type, ce qui permet au théoricien de conclure que le statut de poème ne dépend pas de la nature de l'énoncé mais bien du regard porté sur lui<sup>2</sup>.

J'aimerais rapprocher cette anecdote pédagogique un peu trop belle pour être vraie d'une expérience moins heureuse et plus commune. Il s'agit d'un de ces moments gênants qui ponctuent parfois une rencontre avec un·e écrivain·e. Au moment des questions, une main se lève dans le public. Une personne prend la parole pour rapprocher ce qu'elle a lu ou entendu de son histoire familiale ou d'une expérience personnelle ; elle attend de l'invité·e qu'il ou elle s'exprime sur le sujet. L'auteur ou l'autrice, avec un désarroi mâtiné de lassitude, tente de ramener la conversation à son livre sans invalider ce qui vient d'être dit. La personne dans le public insiste. Le modérateur ou la modératrice jette un regard anxieux sur la salle

---

<sup>1</sup> Stanley E. Fish, « Comment reconnaître un poème quand on en voit un », dans *Quand lire c'est faire, l'autorité des communautés interprétatives*, trad. E. Dobenesque, Paris, Les Prairies Ordinaires, 2007 [« How to Recognize a Poem When You See One », in *Is there a Text in this Class, the Authority of Interpretative Communities*, Cambridge, Harvard University Press, 1980].

<sup>2</sup> « Les interprètes ne décodent pas les poèmes, ils les font », *op. cit.*, p. 62.

dans l'espoir de passer le micro à quelqu'un qui, espérons-le, aura une question sur le projet littéraire de l'écrivain-e, avant de couper court en rappelant que la littérature parle d'universel.

Cette intervention intempestive, qui se situe à l'inverse de la docilité interprétative un brin suspecte des étudiant-e-s de Buffalo, intéresse aussi, je crois, la théorie littéraire. Elle constitue une réaction typique de « mauvais lecteur », même si elle diffère de celles dont Maxime Decout a fait l'éloge<sup>3</sup>. Plus précisément, elle relève d'un rapport aux œuvres que Jérôme David théorise sous le nom de « premier degré de la littérature<sup>4</sup> » et dont il rappelle qu'il est déprécié par l'institution littéraire. Une telle lecture se caractérise en effet, à première vue, par son défaut de maîtrise des codes de l'interprétation littéraire – ces codes si parfaitement intégrés par les étudiant-e-s de Buffalo qu'elles et ils sont capables de transformer en un coup de baguette interprétative une liste de courses ou de livres en un poème mystique. L'anecdote rapportée par Stanley Fish révélait ainsi l'homogénéité de la communauté interprétative constituée par les étudiant-e-s<sup>5</sup> : elles et ils ont acquis une culture commune, partagent à la fois des références et une conception implicite de ce que signifie lire un poème, ce qui leur permet de collaborer, entre elles et eux et avec leur professeur, à l'interprétation du texte proposé. La seconde anecdote révèle au contraire une opposition entre des manières de lire qui recoupe le partage entre deux catégories de récepteurs ou réceptrices : un lectorat cultivé, d'un côté, que caractériseraient ses capacités de détachement et d'appréhension des œuvres en fonction de critères esthétiques et formels ; de l'autre côté, un lectorat populaire, enclin à appréhender les œuvres sur le mode de l'identification et de la référentialité<sup>6</sup>. J'aimerais défendre l'idée que les études de genre et les études féministes peuvent contribuer à éclairer ce partage, en prenant appui sur une série d'exemples tirés de discours théoriques sur la littérature qui mobilisent une figure de lectrice pour penser une manière de lire contestée dans le cadre scolaire ou universitaire. Il n'est peut-être pas anodin que ces lectures non pertinentes se conjuguent, chez ces théoricien·nes de la littérature, au féminin. La marque du genre, qui vient dans leurs discours signaler un écart par rapport à une communauté interprétative supposée homogène, invite par ailleurs, comme je vais tenter de le faire ensuite, à théoriser la lecture littéraire depuis des expériences insolubles

---

<sup>3</sup> Maxime Decout, *Éloge du mauvais lecteur*, Paris, Minit, 2021.

<sup>4</sup> Jérôme David, « Le premier degré de la littérature », *Fabula-LhT*, n° 9, Dossier « Après le bovarysme », dir. Marielle Macé, mars 2012, URL : <http://www.fabula.org/lht/9/index.php?id=304>, page consultée le 15 juillet 2023.

<sup>5</sup> Chaque lecteur et lectrice appartient toutefois à plusieurs communautés interprétatives qui définissent des stratégies de lecture propres. Selon Fish « ces stratégies existent avant l'acte de lire et déterminent en conséquence la forme de ce qui est lu, plutôt que l'inverse, comme cela est souvent présumé ». Les « bonnes » ou « mauvaises » lectures sont ainsi indépendantes du texte sur lequel elles s'exercent et sont plutôt tributaires de conditions institutionnelles, politiques et sociales. Stanley Fish, *op. cit.*, p. 14.

<sup>6</sup> Cette hiérarchie entre des lectures reconduit en la déplaçant la distinction entre public lettré et illettré rendue obsolète par l'expansion de l'alphabetisation. Ainsi, à la Belle époque, « au critère de la compétence pratique (savoir lire) est substitué le critère de la disposition esthétique (savoir ce qu'il faut lire et comment) ». Anne-Marie Thiesse, *Le Roman du quotidien : lecteurs et lectures populaires à la Belle Époque*, Paris, Chemin vert, 1984, p. 518.

dans la neutralité et le désintéressement censément associés au mode de lecture privilégié par les institutions scolaires et littéraires.

### Trois lectrices

Dans *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires?*, Yves Citton théorise une pratique de l'interprétation qu'il désigne, après d'autres, du nom de « lecture actualisante<sup>7</sup> ». Plutôt que reconstituer le « message » censé correspondre à l'intention auctoriale dans le but d'« expliquer » les textes, le théoricien entend défendre des lectures susceptibles « d'actualiser le texte dans un nouveau contexte, de lui conférer des sens *a posteriori* » et ainsi d'éclairer « la situation qui est celle de l'interprète<sup>8</sup> ». Pour illustrer les potentialités offertes par une telle actualisation, Citton commence par se mettre lui-même en scène en tant que lecteur :

Je lis le *Discours de la servitude volontaire* d'Étienne de La Boétie, et je « vois » dans le texte de cet écrivain de la Renaissance – comme je vois le pigeon assis sur le balcon d'en face – la description précise de nos divertissements télévisés du début du XXI<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>.

Son interprétation est présentée comme spontanée, voire naturelle (le rapprochement entre les émissions télévisées et l'œuvre de la Boétie se « voit », selon ses mots, comme un oiseau par la fenêtre). Elle témoigne par ailleurs d'une culture lettrée et semble légitimée par un ensemble de références implicites, d'Antonio Gramsci à Guy Debord, références dont on peut supposer qu'elles sont partagées par une partie du lectorat auquel l'ouvrage est destiné. Ce discret autoportrait du théoricien en lecteur cultivé est pourtant aussitôt abandonné dès qu'il s'agit de mentionner les critiques que pourraient susciter une pratique de lecture actualisante. La table d'écriture depuis laquelle l'auteur observait, par la fenêtre, le pigeon assis sur son balcon cède la place à une salle d'examen où se déroule ce qui s'apparente à une épreuve orale d'explication de texte. Quant au lecteur aguerri de La Boétie, il est remplacé par une étudiante dont on ignore quel texte elle a lu et quelle actualisation elle en propose :

Ce genre de pratique interprétative – sauvage, barbare – par laquelle une étudiante identifie un problème propre à son époque dans un texte de littérature ancienne, dont l'auteur ne pouvait évidemment pas avoir en tête un tel sens, fait habituellement l'objet d'une sanction sans appel lors d'un examen : – *Mademoiselle, ce que vous dites là est peut-être très intéressant, mais relève du pur anachronisme<sup>10</sup>!*

La tournure passive laisse suspendue la question de l'identification de l'examineur ou de l'examinatrice (s'agit-il de Citton lui-même ?). Quant à la remarque de l'étudiante, elle est coupée, si bien qu'on est en peine de juger si l'actualisation proposée par la jeune femme était aussi convaincante que celle proposée par le théoricien, ou s'il faut lire de l'ironie dans le

---

<sup>7</sup> Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires?*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>10</sup> *Ibidem.*

« peut-être très intéressant » dont ses propos sont qualifiés. Plus vraisemblablement, il s'agit pour Citton d'évoquer de façon générale un type d'interprétations jugées peu pertinentes dans le cadre universitaire et « habituellement » sanctionnées comme telles. Pourquoi alors attribuer spécifiquement cette proposition interprétative à un individu de sexe féminin, là où l'auteur recourt par ailleurs au masculin à valeur de neutre s'agissant de « l'auteur » du texte commenté ? La défense de l'interprétation actualisante par Citton entretient, on le voit, un rapport ambigu à la lecture « au premier degré » et à l'imaginaire genré qu'elle charrie : le théoricien invite implicitement, dès l'introduction de son ouvrage, à distinguer entre différentes pratiques de l'actualisation littéraire, sur un mode qui déplace et rejoue de façon paradoxale le rapport de savoir et de pouvoir inhérent à l'approche historiciste : à l'actualisation pertinente du lecteur savant s'oppose l'anachronisme mal-à-propos d'une lectrice anonyme et peu expérimentée.

La lectrice, contrairement aux étudiant·e·s de Fish, n'a donc pas intégré les codes qui soudent et structurent la communauté interprétative construite par l'enseignant, sans qu'on puisse savoir s'il s'agit-il de sa part d'un échec ou d'un refus. Dans d'autres cas, le même type d'écart interprétatif est présenté comme relevant clairement de l'objection. Dans *Poésie action directe* (2003), Christophe Hanna réfléchit aux effets pragmatiques de certains objets poétiques qu'il nomme poésies « informationnelles » ou « re-médiées » et qu'il rapproche des modèles du virus informatique et du « spin communicationnel ». Sa démonstration, qui mobilise les codes de la formule mathématique, est émaillée de « protestations » auxquelles l'auteur répond dans des encadrés dont la lecture accompagne et interrompt le texte théorique. En voici un exemple :

Troisième protestation

[Pau, avril 2001]

D'après une étudiante de Pau, prénommée Philomène, environ vingt ans, elle prononce ce qui suit du fond de l'amphi, sur un ton un peu gêné, juste après que j'ai diffusé *Ottis song* et fait mon speech sur Ottis Toole.

« Rendez-vous compte : si tout le monde se mettait à faire de l'information comme vous, plus personne ne saurait ce qui se passe dans le monde, parce que vous avez beau dire mais les formes de discours de vos poésies ne correspondent pas du tout à celles qui permettent de comprendre ce qui se passe et d'utiliser rapidement l'information pour par exemple savoir quoi penser, prendre telle ou telle décision concrète pour la vie<sup>11</sup>. »

L'étudiante, contrairement à chez Citton, est ici individualisée et nommée – d'un prénom suffisamment rare, toutefois, pour qu'on puisse faire l'hypothèse de l'ironie<sup>12</sup>. L'auteur quant à lui se présente en tant que conférencier exposant des théories qui nourrissent par ailleurs son œuvre poétique. Hanna et plusieurs auteurs publiés aux éditions Al Dante, dont il cite régulièrement les travaux poétiques et théoriques, fonctionnent comme un groupe au sens social et littéraire, et comme une communauté interprétative remarquablement homogène,

---

<sup>11</sup> Christophe Hanna, *Poésie action directe*, Al Dante, 2003, p. 31.

<sup>12</sup> Philomène est par ailleurs le nom d'une martyre catholique, patronne des jeunes filles et de la virginité. Je précise que les six protestations rapportées par Hanna dans la première partie de son livre émanent de façon quasi paritaire d'hommes et de femmes.

partageant un ensemble de références théoriques, culturelles (associant culture pop et culture lettrée) et des définitions spécifiques de certains concepts (ici celui d'« information », ailleurs celui de « document »). « Philomène », de son côté, manifeste son refus d'intégrer la communauté interprétative construite par Hanna en refusant sa définition et son usage du concept d'« information », au motif qu'ils ne répondent pas à ce qu'elle identifie comme un besoin ordinaire d'information<sup>33</sup>. Ce faisant, elle soulève ce qui apparaît comme un angle mort dans la pensée d'Hanna, à savoir l'extension de la communauté interprétative qu'il construit dans ses livres et interventions publiques. On peut en effet souligner l'écart entre l'ambition politique revendiquée par le théoricien sur le mode terroriste de l'« action directe » et le public relativement restreint des lecteurs et lectrices réel-le-s d'une telle poésie qui, si elle se définit comme « pratique, cherchant l'impact politique », peut laisser dubitative quant à son efficacité sociale concrète.

Qu'ont en commun ces deux lectrices ? En plus d'être des femmes, supposément jeunes (« environ vingt ans », précise Hanna), elles sont rapportées, du fait de leur statut d'étudiante, à une situation d'apprentissage intellectuel. Si ces lectures présentées comme « non expertes » sont attribuées à des femmes, on pourrait croire que c'est parce que la féminisation des études de lettres rend l'intervention d'une Philomène statiquement plus plausible que celle d'un Alphonse. Pourtant, du point de vue de la construction de l'argumentation, les deux étudiantes servent aussi à définir par la négative la position du théoricien : l'actualisation proposée par Citton n'est pas un « anachronisme », la poésie informationnelle promue par Hanna n'a pas pour fonction de « savoir quoi penser », deux attitudes face aux textes souvent considérées comme naïves. Un des enjeux d'une formation en études littéraires consiste à se déprendre d'un tel rapport naïf aux œuvres pour instaurer à celles-ci un rapport critique. Cela suppose, pour l'étudiant-e, d'évaluer les textes non plus par rapport à un cadre de référence constitué par son expérience personnelle, mais par rapport à une bibliothèque de lectures progressivement constituée à la faveur de son apprentissage. C'est ce qu'explicite Hélène Merlin-Kajmann dans *La Littérature à l'heure de #MeToo*. Elle y critique un mode de lecture proposé non par une étudiante, mais par une autrice, Vanessa Springora, dont la théoricienne commente ensuite en détails le récit autobiographique intitulé *Le Consentement*.

Dès les premières réflexions de son livre, Springora place son écriture sous le signe d'une réflexion sur la littérature :

« Les contes pour enfants sont source de sagesse. Sinon, pour quelle raison traverseraient-ils les époques ? Cendrillon s'efforcera de quitter le bal avant minuit ; le Petit Chaperon rouge se méfiera du loup et de sa voix enjôleuse [...].

Autant d'avertissements que toute jeune personne ferait bien de suivre à la lettre. »

---

<sup>33</sup> Hanna répond en arguant que les objets poétiques qui l'intéressent s'adressent aux « *outsiders* et aux déçus » de l'information et n'entendent pas s'y substituer, mais la « diviser » en lui proposant des alternatives critiques. Christophe Hanna, *Poésie action directe*, op. cit., p. 31.

Cette entrée en matière est surprenante pour une chercheuse de ma génération. J'ai l'habitude d'enseigner aux étudiants, après l'avoir enseigné à mes élèves du secondaire, que la littérature ne doit pas être lue à la lettre, qu'elle n'est pas faite pour ça<sup>14</sup>. »

Comme Citton, Merlin-Kajman rappelle qu'elle est enseignante avant d'être théoricienne de la littérature. Son métier consiste à former à certaines manières de lire et à en écarter d'autres, en l'occurrence la lecture « à la lettre », qui repose sur le rapprochement entre le texte étudié et un univers de référence extra-littéraire. De ce point de vue, la remarque de Vanessa Springora lui paraît non pertinente. Son « mésusage » des contes de fées manifeste un écart par rapport aux manières de lire codifiées et autorisées par l'institution, et la situe, en tant que lectrice, hors de la communauté interprétative que l'enseignante cherche à constituer dans le cadre de ses cours.

Que conclure de ces trois exemples de lectures dérogeant à l'interprétation attendue d'un « lecteur modèle<sup>15</sup> » ? Ils nourrissent chez les théoricien-ne-s des argumentations nettement différenciées quant à l'intérêt d'une lecture fondée sur le rapprochement entre textes et univers extra-littéraire, mais tous trois mettent en scène une lectrice pour rendre compte du caractère intempestif de certains de ces rapprochements. J'aimerais défendre l'idée que ce n'est peut-être pas un hasard. Il ne s'agit pas de proposer une relecture critique féministe de corpus de théorie littéraire dans le but de mettre au jour certains biais sexistes, mais de montrer que la prise en compte des rapports sociaux de sexe et d'un imaginaire genré de la lecture permet d'éclairer la question, devenue cruciale en études littéraires, du lien entre des lectures mobilisant des cadres interprétatifs a priori difficilement compatibles.

### Déplacements du cadre interprétatif

Dans *Lector in fabula*, Umberto Eco définit le lecteur modèle comme « un ensemble de conditions de succès ou de bonheur, établies textuellement, qui doivent être satisfaites pour qu'un texte soit pleinement réalisé dans son contenu potentiel<sup>16</sup> ». C'est contre le caractère directif et normatif de cette interprétation guidée que ce sont construites les pratiques de lecture contrautoriales. Parmi elles, les travaux de Pierre Bayard ont connu bien des prolongements, dont, en France, ceux qu'ont proposé Marc Escola ou Sophie Rabau<sup>17</sup>. Mais, le plus souvent, ces lectures, si elles dérangent sur un mode ludique le programme interprétatif prévu par le texte, ne remettent pas en cause le *cadre interprétatif* qui le rend possibles. Elles sont le fait de lecteurs ou de lectrices zélé-e-s, joueurs et joueuses, cultivé-e-s, maîtrisant le jeu de la lecture « littéraire », ou définie comme telle, au point de le retourner contre le projet auctorial. Et si elles affirment une émancipation, c'est plus par rapport à

---

<sup>14</sup> Hélène Merlin-Kajmann, *La Littérature à l'heure de #MeToo*, Ithaque, 2020, p. 12.

<sup>15</sup> Le concept de « lecteur modèle » est théorisé par Umberto Eco qui le définit par son aptitude à réaliser un « programme interprétatif » proposé par le texte. Umberto Eco, *Lector in fabula ou la Coopération interprétative dans les textes narratifs*, trad. Myriem Bouzaher, Paris, Grasset, 1985 [1979]. Wolfgang Iser, dans une perspective proche, propose le concept de « lecteur implicite », Jaap Lintvelt celui de « lecteur abstrait ».

<sup>16</sup> Umberto Eco, *Lector in fabula*, op. cit., p. 80.

<sup>17</sup> Sophie Rabau (dir.), *Lire contre l'auteur*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2012.

l'exercice scolaire de l'explication de texte et au principe d'intentionnalité auctoriale que par rapport à ce que l'institution scolaire et universitaire définit comme interprétation littéraire.

Or, ce cadre interprétatif global fait aujourd'hui l'objet de débats théoriques particulièrement vifs : ce ne sont pas seulement des manières de lire qui sont en jeu, c'est plus fondamentalement la pertinence et la variété des modalités d'articulation entre texte littéraire et expériences extra-littéraires. Dans *Peut-on dissocier l'œuvre de l'auteur ?* la sociologue Gisèle Sapiro entre distingue « deux attitudes idéaltypiques » qui divisent le champ littéraire. La première défend la séparation de l'auteur et de l'œuvre : « Selon ce point de vue, les œuvres sont [...] autonomes et doivent être appréciées en elles-mêmes, indépendamment de la morale de leur auteur-e<sup>18</sup> » : c'est la « position esthète », dont découle une « critique interne » des œuvres et dont la sociologue rappelle qu'elle est « plus largement admise, à tout le moins dans les univers culturels, et bénéficie du soutien de l'État ». La seconde position refuse la distinction entre la morale de l'œuvre et celle de l'artiste : elle s'est manifestée dans le cas de protestations féministes récentes, mais a auparavant concerné des « créateurs consacrés ayant émis publiquement des propos racistes ou antisémites, incité à la haine raciale, et/ou manifesté leur soutien au nazisme ». Elle implique la prise en compte dans l'interprétation et l'évaluation des œuvres, d'éléments externes à celles-ci.

Sapiro revient sur différentes polémiques artistiques et littéraires, dont celles qui ont pu concerner Michel Houellebecq, Gabriel Matzneff, Maurice Blanchot ou Peter Handke. Elle montre que, dans certains cas, un engagement politique à l'extrême droite, des discours scandaleux ou des accusations de violences sexuelles jouent dans l'évaluation et la circulation des œuvres. Mais la mise en cause de l'attitude « autonomiste » excède les seul-es écrivain-e-s scandaleux et scandaleuses. Elle se manifeste avec insistance à des échelles variables et dans différents contextes, dont le premier est le contexte pédagogique. L'ouvrage d'Hélène Merlin-Kajman est ainsi né d'une controverse : elle faisait suite à une lettre ouverte adressée au jury du concours de l'agrégation en 2017 par des étudiant-e-s qui s'interrogeaient quant à la manière de traiter, dans le cadre de l'épreuve de l'explication de texte, un poème de Chénier mettant en scène un viol<sup>19</sup>. Dans *La Littérature à l'heure de #MeToo*, Merlin-Kajman ne réfute pas une telle lecture au motif qu'elle serait « anachronique ». Elle la conteste d'abord parce qu'à ses yeux une lecture « référentielle » est en contradiction avec le principe même de la lecture « littéraire » telle que l'institution scolaire et universitaire l'a construite et transmise dans la seconde moitié du vingtième siècle. C'est d'ailleurs sensiblement le même reproche qu'elle adresse à la lecture appliquée des contes de fées défendue par Vanessa Springora dans *Le Consentement* :

---

<sup>18</sup> Gisèle Sapiro, *Peut-on dissocier l'œuvre de l'auteur ?*, Paris, Seuil, 2020, p. 13.

<sup>19</sup> Lettre ouverte d'agrégatifs et agrégatives de Lettres modernes et classiques aux jurys des concours de recrutement du secondaire, adressée aux jurys de ces concours et publiée sur le site *Les Salopettes*, 3 novembre 2017, URL : <https://lessalopettes.wordpress.com/2017/11/03/2540/>, consulté le 15 juillet 2023, page consultée le 13 juillet 2023.

Discrètement, tout un rapport « soupçonneux », sophistiqué, *savant*, à la littérature se trouve brutalement relégué. [...] Springora s'attaque à tout ce qui a fondé le « champ littéraire » précédent. On ne confrontera plus des fictions à des fictions, mais un récit à sa vérité<sup>20</sup>.

Autrement dit, l'univers de référence par rapport auquel l'œuvre littéraire est lue et évaluée n'est plus la bibliothèque, mais le monde extra-littéraire. À l'heure de #MeToo, explique Merlin-Kajman, ce sont ainsi les fondements mêmes de ce rapport « sophistiqué » ou « *savant* » à la littérature – de ce que Gisèle Sapiro nomme l'attitude « autonomiste » ou la lecture « esthète » – qui sont mis en cause. Ce refus se manifeste aussi hors du cadre pédagogique, par exemple dans le contexte éditorial, comme en témoigne développement, récent en France, du recours de certaines maisons d'édition aux « *sensitivity readers* », ces lecteurs et lectrices chargé-e-s de repérer dans les manuscrits des propos susceptibles de heurter certains groupes minoritaires et de susciter des polémiques sur les réseaux sociaux. Plus largement, le rapport aux œuvres construit par les médias relève largement d'une attitude référentielle, qu'il s'agisse de rythmer l'actualité littéraire au gré de polémiques d'ampleur variable ou, à plus bas bruit, de favoriser dans les entretiens avec les artistes la confusion entre personne réelle et figuration littéraire, entre auteur, narrateur et personnage, le recouplement entre l'œuvre et la vie et la valorisation d'œuvres censées éclairées des aspects du réel.

Ce rapport aux œuvres qu'engage la lecture « référentielle » n'est bien sûr pas l'apanage des femmes. Mais alors, pourquoi, dans les trois essais théoriques mentionnés, « la lectrice » se situe-t-elle du côté des lectures « référentielles » plutôt que des lectures « internes » ? Qu'est-ce qui, depuis les études de genre pourrait permettre d'éclairer ce conflit qui concerne non seulement l'interprétation des œuvres mais le cadre interprétatif au sein duquel une lecture pertinente peut se déployer ? La « lecture référentielle » dont mes trois lectrices m'ont donné l'exemple implique une circulation (pas nécessairement une confusion) entre le monde littéraire et extra-littéraire, sur le mode de ce que Françoise Lavocat, au sujet des œuvres de fiction, nomme des *métalepses*<sup>21</sup>. Cette circulation peut se faire dans les deux sens, sur le mode de l'immersion et sur le mode de l'application au réel. L'immersion, principalement dans des fictions, caractérise les malheureuses qui, comme Emma, se sont crues des personnages de roman<sup>22</sup>. Le bovarysme est une pathologie d'abord féminine : s'il n'épargne pas les hommes, de Don Quichotte aux suicidés épidémiques admirateurs du jeune Werther, il les dévirilise. Vanessa Springora, Philomène et l'étudiante anonyme de Citton transgressent pour leur part la frontière entre l'œuvre et son dehors dans l'autre sens : elles appliquent ce qui est lu à la réalité extra-littéraire. Ce mode de lecture n'est pas réservé aux lectrices et ne se limite pas aux œuvres de fiction (les contes de Springora), mais est susceptible de concerner tous les genres littéraires et de nourrir la pratique interprétative des

---

<sup>20</sup> Hélène Merlin-Kajman, *op. cit.*, p. 117-118.

<sup>21</sup> Françoise Lavocat, *Fait et fiction : pour une frontière*, Paris, Seuil, 2016.

<sup>22</sup> Voir le dossier coordonné par Marielle Macé : *Fabula-LhT*, n° 9, Dossier « Après le bovarysme », dir. Marielle Macé, mars 2012, URL : <https://www.fabula.org/lht/g/index.php?id=296>, page consultée le 15 juillet 2023.

théoriciens eux-mêmes (la lecture du texte de La Boétie proposée par Citton, celle de la poésie informationnelle étudiée par Hanna). Néanmoins, là où l'écriture théorique manifeste une ambition généralisante, que manifeste de façon exemplaire le recours d'Hanna à des formules mathématico-logiques, les remarques formulées par les trois lectrices sont davantage liées à des expériences singulières. La « jeune personne » incitée à écouter les « avertissements » des contes fait d'abord référence à Springora elle-même, séduite alors qu'elle était adolescente par le pédocriminel Gabriel Matzneff. Ce cadre de référence constitué par une expérience singulière vécue par l'interprète justifie souvent la dépréciation dont les lectures « au premier degré » font l'objet, au motif qu'elles seraient trop particulières – qu'elles ne pourraient permettre de fonder une communauté interprétative et un rapport critique aux œuvres.

L'exemple de Springora s'adressant indirectement à l'adolescente qu'elle a été révèle aussi une seconde caractéristique de ces lectures « au premier degré » : la reconnaissance d'expériences vécues dans la lecture et le rapprochement entre univers littéraire et univers extra-littéraire auquel elles invitent se font par le biais d'un corps : un corps qui imagine, qui s'émeut, un corps chargé d'une histoire et d'expériences qui lui sont propres et qu'il tisse aux signes lus. Comme le souligne la théoricienne états-unienne Rita Felski, les théories de la réception, de Iser à Eco, se sont globalement construites dans l'effacement de cette corporéité :

Si des chercheurs comme Wolfgang Iser et Roman Ingarden soulignent utilement la nature interactive de la lecture, ils partent d'un modèle hautement formaliste de réponse esthétique qu'ils considèrent comme un modèle universel pour parler de la manière dont les lecteurs et lectrices réagissent face aux livres. Les lecteurs et lectrices qu'ils imaginent sont curieusement exsangues et désincarnés, dépourvus de toute passion et de tout engagement éthique ou politique. Elles et ils se conforment, en d'autres termes, à un idéal particulièrement unilatéral du lecteur académique ou professionnel<sup>23</sup>.

Une part importante de la formation française en études littéraires, de l'école à l'Université, vise à favoriser cette conformation à un « idéal » de lecteur « académique », à réduire l'écart entre le modèle et le réel, à apprendre à celles et à ceux qui lisent concrètement et imparfaitement comment se glisser, le temps d'une explication de texte, dans la peau apparemment neutre du lecteur « programmé par le texte ». Cette conception de la lecture, qui rejoint un idéal d'universalisme républicain, part du postulat qu'il est possible et souhaitable, au seuil du livre, de se dépouiller comme d'un vêtement de son corps et de son histoire. Ni l'actualisation proposée par Citton, qui esquisse une critique à valeur générale des divertissements télévisés contemporains, ni la théorisation par Hanna de « l'action directe poétique » n'impliquent d'écart par rapport à cet imaginaire « neutre » du lecteur

---

<sup>23</sup> « While scholars like Wolfgang Iser and Roman Ingarden usefully highlight the interactive nature of reading, they assume a highly formalist model of aesthetic response as a universal template for talking about how readers respond to books. Their imagined readers are curiously bloodless and disembodied, stripped of all passions as well as of ethical or political commitments. They conform, in other words, to a notably one-sided ideal of the academic or professional reader. » Rita Felski, *Uses of Literature*, Wiley-Blackwell, 2008, p. 16, ma traduction.

professionnel ou académique<sup>24</sup>. Dans leurs ouvrages, la mention d'une lecture rapportée à un corps féminin signale la difficulté, pour certains individus, à se couler, face à certains textes et dans certaines situations de lecture, dans la peau du « lecteur idéal » « neutre », au risque d'une exclusion de la communauté interprétative construite par le discours théorique. Le passage du masculin au féminin, du lecteur à une lectrice, suffit à rappeler l'existence de ce corps, qui est aussi toujours pris dans une histoire collective des rapports sociaux. « La lectrice » fait ainsi signe vers quiconque peine ou rechigne, quel que soit son sexe ou son genre, à se couler à la place qu'une situation de lecture lui assigne. On pourrait ainsi désigner comme « lectrice » quiconque refuserait d'intégrer la communauté interprétative construite par le cadre académique, quiconque dérangerait les plans de Stanley Fish en refusant d'exécuter la formule attendue, quiconque ramènerait sur la table de la discussion la manière dont l'œuvre interagit avec son histoire, son faisceau d'expériences, ses préoccupations extra-littéraires, quiconque se définirait comme lecteur ou lectrice incarné·e, passioné·e ou engagé·e, loin de la figure « exsangue » d'un lecteur idéal.

### **Lectures situées et épistémologie des études littéraires**

La question n'est pas de savoir si de telles lectures référentielles ou appliquées sont possibles (elles le sont) ou autorisées (elles se passent d'autorisation), mais de réfléchir à ce que cette prise en compte de la lectrice fait à l'épistémologie des études littéraires. La théorie littéraire, particulièrement en France, a construit un imaginaire genré de la lecture doublé d'une méfiance à l'égard des usages ordinaires de la littérature. L'article que Jérôme David a consacré au « premier degré de la littérature » s'ouvre ainsi sur une anecdote opposant une lectrice, Marguerite, à un lecteur, Jacques Derrida, qui incarnent ce que le théoricien nomme le « grand partage des lectures » :

Dans la biographie de Jacques Derrida qu'il vient de faire paraître, Benoît Peeters relate une anecdote qu'il tient de la femme du philosophe : « Marguerite raconte qu'un jour [...], alors qu'elle était plongée dans *Splendeurs et misères des courtisanes*, Jacques a regardé ce qu'elle lisait avant de lui lancer : "Eh bien, toi, tu as vraiment toute la vie devant toi"<sup>25</sup> ! ».

Empruntant l'expression à Barthes, David appelle à produire une « *théorisation de la littérature* qui fasse d'emblée la part belle au premier degré de la littérature » (c'est ainsi de Barthes désigne la lecture référentielle<sup>26</sup> »). Il insiste sur la prolifération récente des tentatives

---

<sup>24</sup> Cela n'empêche pas Hanna, conformément à l'usage de la collection « Forbidden beach » qu'il dirige aux éditions Questions théoriques, de mettre en scène son propre corps en couverture de son livre *Nos dispositifs poétiques*, où il apparaît en tenue de plongée. Christophe Hanna, *Nos dispositifs poétiques*, Paris, Questions théoriques, 2010.

<sup>25</sup> Benoît Peeters, *Derrida*, Paris, Flammarion, 2010, p. 525, cité dans Jérôme David, « Le premier degré de la littérature », art. cit.

<sup>26</sup> David cite à ce sujet Barthes : « Noter : il y a de l'Ironie, du Métalinguistique dans *La Recherche du temps perdu* ; le narrateur raconte l'œuvre *en train de ne pas se faire*, et, ce faisant, il la fait ; mais, à vrai dire, ce dessin n'est pas lu au lecteur, qui consomme *La Recherche* au premier degré, c'est-à-dire au degré *référentiel* ». Roland Barthes, *La Préparation du roman I et II : cours et séminaires au Collège de France (1978-1979 et 1979-1980)*, Paris, Éditions du Seuil, 2003, p. 380.

théoriques qui s'attachent à penser l'interaction entre réception des œuvres et expérience ordinaire. Cette entreprise, à ses yeux, est aussi une critique de la théorie littéraire française telle qu'elle s'est constituée, dans les années 1960-1980, comme une « science des textes » :

Aujourd'hui, gageons que la prise en compte de cette adhésion sera l'occasion d'un double déplacement : d'une *science* des textes – située en surplomb des illusions supposées de la lecture ordinaire – à la description rigoureuse des prises textuelles offertes à l'expérience d'un lecteur ; d'une science des *textes* – modélisés comme des combinatoires de signes essentiellement verbaux, et aux référents inassignables – à une conceptualisation des façons dont les œuvres littéraires, dans des contextes où elles sont en outre aux prises avec des schèmes non verbaux (visuels, musicaux, kinésiques, etc.), contribuent à instituer les mondes dont leurs lecteurs reconnaissent pouvoir faire l'expérience, que ce soit sur le mode de l'imprégnation durable ou sur celui, plus fréquent, d'un fugace *estrangement*<sup>27</sup>.

Cette critique fait écho aux propos de Merlin-Kajman, qui voyait dans la lecture référentielle la réfutation d'un rapport « *savant* » à la littérature construit à la même période – elle reconnaît d'ailleurs combien sa formation et sa pensée de la littérature sont tributaires de telles théories. Quand, à la fin des années 1960, Gérard Genette et Tzvetan Todorov fondent la poétique comme une « science du texte », c'est en effet sur la base d'une définition de la scientificité fondée sur le principe de neutralité axiologique. Si le poéticien peut être considéré comme un scientifique, c'est :

- (1) parce qu'il observe le fait littéraire indépendamment de toute considération subjective,
- (2) parce qu'il limite son analyse au seul plan jugé observable, celui du texte,
- (3) parce qu'il théorise, c'est-à-dire qu'il opère une montée en généralité<sup>28</sup>.

On voit que cette définition de la scientificité exclut les réactions de nos trois lectrices qui toutes, dans les exemples cités :

- (1) engagent leur subjectivité ou leur expérience singulière dans le processus d'interprétation,
- (2) articulent le plan du texte lu et la réalité extra-littéraire,
- (3) privilégient le particulier au général.

Cet imaginaire du scientifique désincarné est à historiciser, y compris en études littéraires. En épistémologie et en histoire des sciences, il a fait depuis les années 1980 l'objet d'importantes critiques, que ce soit du côté de la sociologie des champs ou des épistémologies marxistes et féministes. La théoricienne Donna Haraway invite ainsi, dans la continuité des épistémologies du *standpoint* féministe, à penser la connaissance en tant qu'elle est toujours incorporée – élaboré depuis un corps. Elle réfute la « vision d'en haut », qu'elle nomme « le

---

<sup>27</sup> Jérôme David, « Le premier degré de la littérature », art. cit.

<sup>28</sup> Appelant de ses vœux une « théorie générale des formes littéraires » (aussi appelée « poétique »), Genette écrit : Qu'une telle discipline [la poétique] doive ou non chercher à se constituer comme une « science » de la littérature, c'est une question peut-être secondaire ; du moins est-il certain qu'elle seule peut y prétendre, puisque, comme chacun sait, [...] il n'est de « science » que du « général ». Gérard Genette, « Poétique et histoire », texte corrigé d'une communication à la décade de Cerisy-la-Salle sur « l'enseignement de la littérature », juillet 1969, *Figures III*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1972, p. 11.

truc divin » [*the god trick*]: un regard scientifique surplombant, qui efface ses propres conditions de production sémiotiques et matérielles et prétend à la neutralité, alors qu'il dissimule un point de vue spécifique – masculin, blanc, hétérosexuel, humain. Haraway prône au contraire une « objectivité féministe » synonyme de « savoirs situés » : l'objectivité nécessite selon elle de multiplier des perspectives partielles, de les critiquer et de les articuler entre elles, afin de produire des savoirs plus complets et plus justes<sup>29</sup>.

Le programme épistémologique que formule Haraway offre des pistes pour la théorie et les études littéraires. Le début des années 2000 a marqué le passage, en France, d'une organisation des disciplines scientifiques fondée sur les humanités, où l'enseignement de la littérature occupait une place centrale, à un modèle organisé autour des sciences sociales, où les études littéraires se trouvent marginalisées. Dans ce contexte, les études littéraires auraient tout intérêt à interroger le modèle d'objectivité et de neutralité qui sous-tend non seulement une partie de la production en théorie littéraire française continuatrice de la poétique, mais aussi l'équivalence entre lecture savante et lecture modeste.

Une telle approche gagne à mobiliser les travaux sur l'histoire de l'investissement social dans la littérature<sup>30</sup>. La littérature, y compris fictionnelle, peut ainsi être considérée dans son lien à l'expérience des individus, en tant qu'elle offre une grille d'interprétation du monde social ou qu'elle leur en révèle certains aspects méconnus<sup>31</sup>. Dans *Cohabiter la fiction*, Aurélien Maignant conteste l'idée d'une distinction entre lecture « ordinaire » et « lecture savante », en montrant que les interprétations de la fiction supposent de « se situe[r] *discursivement* dans une position comparable à celle des personnages, non pas en habitant

---

<sup>29</sup> Donna J. Haraway, « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle » dans Donna Haraway, *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences, fictions, féminismes*, Anthologie établie par Laurence Allard, Delphine Gardey et Nathalie Magnan, traduit de l'anglais par Denis Petit en collaboration avec Nathalie Magnan, Paris, Exils Éditeur, 2007, p. 107-142. Article original: « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism as a Site of Discourse and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, 14/3, 1988, p. 575-599.

<sup>30</sup> Pour Dinah Ribard et Judith Lyon-Caen, « [d]e plus en plus d'individus, à partir au moins du xvii<sup>e</sup> et plus encore du xviii<sup>e</sup> siècle, ont eu accès à la littérature comme modèle d'écriture, et aussi comme lieu d'élaboration de figures de la vraie vie (digne d'être vécue, dans le bonheur comme le malheur) ou comme outil de compréhension et de jugement, au-delà de ce que l'expérience individuelle peut faire saisir, des comportements, des groupes humains, du fonctionnement des structures sociales et des écarts qu'elles tolèrent ou punissent. » Dinah Ribard et Judith Lyon-Caen, *L'Historien et la littérature*, Paris, La Découverte, « Repères », 2010, p. 61-100, p. 76.

<sup>31</sup> À partir de l'analyse des courriers envoyés par des lecteurs à Balzac et Sue, Judith Lyon-Caen, dans *La Lecture et la Vie. Les usages du roman au temps de Balzac*, a montré que ces lecteurs relisaient leurs propres désirs et expériences sociales au prisme de leurs romans. En se fondant sur l'analyse des lectures du *Grand Cahier* d'Agota Kristoff produites par des lycéens, Martine Burgos montre combien les élèves produisent des interprétations diverses du texte en tentant d'expliquer le comportement ambivalent des personnages des jumeaux. Jean-Marie Goulemot s'est intéressé à l'interprétation de *L'Éducation sentimentale* par des étudiant-es dans les années qui précèdent et qui suivent immédiatement 1968. Il montre que le contexte social et politique a joué sur la manière dont l'œuvre était lue : au prisme des contestations de mai 1968, le roman acquiert pour les étudiant-es une signification politique : l'analyse de Frédéric comme bourgeois réactionnaire délaissant l'action révolutionnaire supplante alors, dans leurs lectures, la dimension proprement « sentimentale » du roman, auparavant réduit au récit des amours contrariées de Frédéric avec Mme Arnoult. Judith Lyon-Caen, *La Lecture et la Vie. Les usages du roman au temps de Balzac*, Paris, Tallandier, 2006 ; Martine Burgos « Ces lecteurs sont-ils des lecteurs ? », *BBF*, t. 37, n° 1, 1992 ; Jean-Marie Goulemot, « De la lecture comme production de sens », dans Roger Chartier (dir.), *Pratiques de la lecture*, Marseille, Rivages, 1985.

directement la fiction, mais, indirectement, en la cohabitant<sup>32</sup> ». Le « détachement » propre à la lecture de romans et à la « suspension d'incrédulité » engagée un pacte fictionnel n'interdit donc pas de considérer celle-ci comme une ressource dans laquelle puiser pour comprendre le monde extra-littéraire ou pour diriger sa conduite<sup>33</sup>. En témoignent les études sur « les usages sociaux de la lecture », qui insistent, comme le font Gérard Mauger et Claude Poliak, sur la coexistence, chez les mêmes lecteurs et lectrices, entre pratiques et intérêts esthétiques et pratiques et intérêts extra-littéraires, allant de la distraction à l'instruction ou à la recherche de conseils pratiques<sup>34</sup>. L'articulation entre texte lu et expérience vécue se fait dès lors sur le mode de la comparaison, de l'analyse, de la formation du jugement moral<sup>35</sup> et non pas sur le seul mode de l'identification<sup>36</sup>.

Les études de réception invitent à une entreprise de théorisation qui prenne en compte l'existence incarnée et historique de « lectrices » insolubles dans l'idéal désincarné du « lecteur modèle ». Plutôt qu'opposer lecture « référentielle » et lecture « littéraire » ou « savante », littérature au « premier » et au « second degré », il semble nécessaire, pour la théorie littéraire, de prendre acte du fait que le rapport aux œuvres et que les cadres interprétatifs varient historiquement, non pour abandonner la lecture « savante », mais dans le but d'utiliser ces réflexions, ces déplacements, ces lectures indociles et parfois importunes comme des leviers pour lire, penser et transmettre les textes et leur histoire.

## Bibliographie

BARTHES, Roland, *La Préparation du roman I et II : cours et séminaires au Collège de France (1978-1979 et 1979-1980)*, Paris, Éditions du Seuil, 2003.

Burgos, Martine, « Ces lecteurs sont-ils des lecteurs ? », *BBF*, t. 37, n° 1, 1992.

CITTON, Yves, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires?*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007.

DAVID, Jérôme, « Le premier degré de la littérature », *Fabula-LhT*, n° 9, Dossier « Après le bovarysme », dir. Marielle Macé, mars 2012, URL : <http://www.fabula.org/lht/9/index.php?id=304>, page consultée le 15 juillet 2023.

DECOUT, Maxime, *Éloge du mauvais lecteur*, Paris, Minuit, 2021.

Eco, Umberto, *Lector in fabula ou la Coopération interprétative dans les textes narratifs*, trad. Myriem Bouzaher, Paris, Grasset, 1985 [1979].

FELSKI, Rita, *Uses of Literature*, Wiley-Blackwell, 2008, p. 16, ma traduction.

FISH, Stanley E., « Comment reconnaître un poème quand on en voit un », dans *Quand lire c'est faire, l'autorité des communautés interprétatives*, trad. E. Dobenesque, Paris, Les Prairies Ordinaires, 2007 [« How to Recognize a Poem When You See One », in *Is there a Text in this Class, the Authority of Interpretive Communities*, Cambridge, Harvard University Press, 1980].

Genette, Gérard, « Poétique et histoire », texte corrigé d'une communication à la décade de Cerisy-la-Salle sur « l'enseignement de la littérature », juillet 1969, *Figures III*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1972.

---

<sup>32</sup> Aurélien Maignant, *Cohabiter la fiction. Lecture ordinaire, univers de croyances et interprétation des mondes littéraires*, Lausanne, Archipel Essais, vol. 28, 2020.

<sup>33</sup> Marielle Macé appréhende ainsi la lecture comme conduite conférant un style à l'existence. Marielle Macé, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, 2011.

<sup>34</sup> Gérard Mauger et Claude Poliak, « Les usages sociaux de la lecture », *ARSS*, n° 123, 1998, p. 3-24.

<sup>35</sup> Martha C. Nussbaum, *Love's Knowledge : Essays on Philosophy and Literature*, New York, Oxford University Press, 1992, traduction française : *La Connaissance de l'amour : Essais sur la philosophie et la littérature*, Paris, Cerf, 2010.

<sup>36</sup> Dans *La Culture du pauvre*, Richard Hoggart parle ainsi de lecture « oblique » pour qualifier les pratiques des classes populaires. Richard Hoggart, *La Culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Paris, Minuit, 1970 [1957].

- GOULEMOT, Jean-Marie, « De la lecture comme production de sens », dans Roger Chartier (dir.), *Pratiques de la lecture*, Marseille, Rivages, 1985.
- HANNA, Christophe *Nos dispositifs poétiques*, Paris, Questions théoriques, 2010.  
– *Poésie action directe*, Al Dante, 2003.
- HARAWAY, Donna J., « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle » dans Donna Haraway, *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences, fictions, féminismes*, Anthologie établie par Laurence Allard, Delphine Gardey et Nathalie Magnan, traduit de l'anglais par Denis Petit en collaboration avec Nathalie Magnan, Paris, Exils Éditeur, 2007, p. 107-142. Article original: « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism as a Site of Discourse and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, 14/3, 1988, p. 575-599.
- HOGGART, Richard, *La Culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Paris, Minuit, 1970 [1957].
- LAVOCAT, Françoise, *Fait et fiction : pour une frontière*, Paris, Seuil, 2016.
- LYON-CAEN, Judith, *La Lecture et la Vie. Les usages du roman au temps de Balzac*, Paris, Tallandier, 2006.
- LYON-CAEN, Judith et RIBARD, Dinah, *L'Historien et la littérature*, Paris, La Découverte, « Repères », 2010.
- MACÉ, Marielle (dir), *Fabula-LhT*, n° 9, Dossier « Après le bovarysme », mars 2012, URL : [www.fabula.org/lht/9/index.php?id=296](http://www.fabula.org/lht/9/index.php?id=296), page consultée le 15 juillet 2023.
- MACÉ, Marielle, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, 2011.
- MAIGNANT, Aurélien, *Cohabiter la fiction. Lecture ordinaire, univers de croyances et interprétation des mondes littéraires*, Lausanne, Archipel Essais, vol. 28, 2020.
- MAUGER, Gérard et POLIAK, Claude, « Les usages sociaux de la lecture », *ARSS*, n° 123, 1998, p. 3-24.
- MERLIN-KAJMANN, Hélène, *La Littérature à l'heure de #MeToo*, Ithaque, 2020.
- NUSSBAUM, Martha C., *Love's Knowledge : Essays on Philosophy and Literature*, New York, Oxford University Press, 1992.
- PEETERS, Benoît, *Derrida*, Paris, Flammarion, 2010.
- RABAU, Sophie (dir.), *Lire contre l'auteur*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2012.
- SAPIRO, Gisèle, *Peut-on dissocier l'œuvre de l'auteur ?*, Paris, Seuil, 2020.
- THIESSE, Anne-Marie, *Le Roman du quotidien : lecteurs et lectures populaires à la Belle Époque*, Paris, Chemin vert, 1984.